

POUR UNE ÉTHIQUE DE LA VITESSE LIMITE

Paul Caro rappelle que les sciences sont fondées "sur la négation du sensoriel comme moyen de connaissance", et que cela a conduit à la fabrication de "prothèses qui pallient à l'insuffisance de nos sens...". Au même titre, l'activité médiatique peut être vue comme une réponse à la faiblesse supposée de nos capacités naturelles de communication et d'autorégulation sociale. Les sciences et les médias partageraient donc les mêmes racines, puisant dans le terreau de nos doutes depuis que le monde est monde. Les deux types d'activité humaine semblent aussi conduire aux mêmes prolongements, hier le cinéma, aujourd'hui l'ordinateur et la télévision, demain peut-être, la simulation et l'immersion virtuelle pour tous. Partout en filigrane, les auteurs des articles qui suivent s'inquiètent : jusqu'où allons-nous croquer ces fruits ?

Il est dit que les techniques du virtuel nous ouvriront bientôt les portes d'un dédale d'espaces cognitifs encapsulés qui actualiseront en les extrapolant, les anciens "Palais de mémoires", les livres, les films et les musées. Chaque espace contiendra un "modèle", une simulation qu'il s'agira d'éprouver. En retour, il nous fera progresser du sensible à l'intelligible, de la manifestation au principe. Jean-Claude Guédon tire la sonnette d'alarme : il s'agit là de "techniques rhétoriques" qui "dissimulent les arbitraires". Mais le danger est-il vraiment là ? En effet, comme le musée n'est pas réductible à ses présentations, l'espace des connaissances ne se résume pas aux modèles qui y circulent. L'essentiel du musée n'est-il pas dans ce qui est rendu possible dans ses cafétérias, ses couloirs et ses travées ? Là où l'on rencontre la part du langage encore vivante et improbable qui transgresse les ordres établis et change les cadres de références ? Gageons que les murs de la connaissance, qu'ils soient réels ou virtuels, seront toujours repoussés.

Le danger, s'il existe, est plutôt dans l'industrialisation du langage lui-même, particulièrement dans l'illusion d'être branché; et qu'être branché, c'est être sauvé... Certains audacieux disent en substance que tout ce qui est observable sera observé, tout ce qui est fiable sera relié, tout ce qui est manipulable sera manipulé, et tout cela en temps réel. En s'industrialisant, le lien social se transformera-t-il en garrot, comme l'écrit Philippe Quéau? Allons-nous devenir les esclaves de la vitesse de la lumière, comme le redoute Paul Virilio ? Peut-on trouver une limite éthique à l'invasion des prothèses ?

Les langages dits "virtuels", ceux que nous permettent les machines et les réseaux, présentent un péril et une chance. Le péril est dans l'aveuglement de la techno-logique qui les sécrète. En effet, au nom de quel universalisme communicationnel tisse-t-on cette toile? Qui a décrété la mise en réseau de l'individu? Face à ces questions, les purs techniciens, comme les purs marchands, sont condamnés à être des imposteurs, en face les purs consommateurs ne le sont pas moins. Tous sont les instruments impuissants d'une utopie qui nous pousse vers la "mécanisation du vivant", mais qui ne dit pas son nom. Dominique Pignon note que "Les scientifiques sont sommés par les médias de donner un sens culturel à leur activité", mais le peuvent-ils sans risquer de s'égarer hors de leur domaine de compétence? Certains prétendent maîtriser la ruée aveugle par leur expertise. Que font-ils sinon négocier entre eux une morale au jour le jour, transformer insensiblement l'éthique en une donnée homéostatique, masquer les enjeux derrière le voile du retour aux valeurs traditionnelles, ou celui de la "nostalgie romantique des sciences naturelles" comme le dénonce Paul Caro. D'autres agitent de sombres spectres devant une population déjà tétanisée, ou gonflent leur discours démesurément pour tenter de devenir les porteurs d'une expression qui leur échappe. A trop vouloir contenir les langages virtuels avec des mots, ne confisque-t-on pas l'histoire, au risque de provoquer un retour du refoulé d'autant plus violent?

Qui doit parler? Qui doit utiliser ces langages? A l'orée de l'aventure du téléphone, il y avait deux freins. Le premier était la myopie prospective qui ne voyait là qu'un moyen d'écouter des concerts à distance. Le deuxième, la peur des pouvoirs en place de ne plus contrôler les messages échangés sans leur intermédiaire. Après que le téléphone ait tissé un réseau horizontal reliant les individus entre eux - c'est fait - les langages virtuels ont la caractéristique essentielle de relier en temps réel l'individu au collectif, et de faire émerger, verticalement et immédiatement, des données et des images communes depuis certains lieux où l'information est physiquement rassemblée. L'indice Dow Jones calculé dans l'instant est un bon exemple précurseur. Les jeux virtuels de guerre réelle, ou Timissoara vu et interprété en direct par des millions de paires d'yeux "rassemblés" par l'entremise de leurs postes de télévision, en sont d'autres. On sait que ces systèmes sont imprévisibles et non simulables, on sait quelles folies et quelle confusion ils sont capables de générer. Sous couvert de la raison technologique, nous fonçons vers la vitesse limite; mais au lieu du temps réel, on ne gère plus rien de rationnel, on ne fait que susciter des convulsions de l'inconscient collectif.

Le premier frein du virtuel est presque desserré : il est illusoire de croire que la galaxie virtuelle-multimédia-télévision interactive, celle-là même qui relance actuellement l'économie américaine, ne servira qu'à commander des films et des pizzas à domicile, et à se confronter sagement à des modèles pré-établis. Comme le téléphone, les langages virtuels pourront être pratiqués par la plupart des habitants des pays développés, dans le sens de la réception mais aussi de l'émission. A la différence du téléphone, qui véhicule principalement de l'expression individuelle consciente, les langages virtuels

nous tendent de gigantesques et invisibles miroirs qui suscitent l'émergence directe de l'inconscient collectif à des échelles jamais atteintes.

L'inconscient est un domaine trop sérieux pour être laissé aux seuls argentiers, techniciens, militaires et journalistes du direct. C'est un domaine où certains initiés, philosophes et hommes de religion perçoivent quelque lumière, c'est surtout la matière première des artistes qui, de tout temps en ont façonné les manifestations. Et la chance sera peut-être là, dans l'appropriation des langages virtuels par le collectif et par les artistes dans un sens que les marchands n'avaient pas prévu, celui par exemple du lâcher prise, de l'acte gratuit et de la contemplation. Puisqu'il est clair que le "temps réel" est le royaume de l'inconscient, n'est-il pas sain que celui-ci dise clairement son nom et se révèle à lui même ? Que l'inconscient de la communauté toute entière s'exprime directement, en passant outre les intermédiaires ? Alors seulement, les chimères auront-elles une chance d'être vécues comme des chimères. Le lieu du temps réel ne sera plus un point de fuite mais un point de repère. Le "mur du temps" aura été franchi. Retrouvant sa substance symbolique, le politique pourra à nouveau exercer son métier.

Inutile de dire que le deuxième frein du virtuel est encore bien serré. Les anciens intermédiaires ont les mâchoires bloquées. Mais certaines ouvertures pourraient être proches, les langages pourraient devenir un peu plus partagés et non plus contenus. Voilà la condition de l'avènement des nouveaux "écomusées" en réseaux et des "polyphonies" que Jean Claude Guédon appelle de ses vœux. Dans cette perspective, la tâche à laquelle pourrait s'atteler ceux qui dans la tourmente ont encore quelque latitude de mouvement, serait celle de démystifier des prothèses pour balayer les illusions d'éternité et de toute puissance qu'elles procurent. Leur tâche serait aussi d'objectiver par l'expérience tangible, le point de fuite, l'utopie du "temps réel", et de permettre ainsi le débat et l'appropriation de ces questions par tout un chacun. Pour combattre la confusion, le doute et la négation, corollaires des sciences et des médias, il ne s'agit plus de parler, mais de pratiquer collectivement une intelligence de la complexité, qui conduira peut-être à l'invention d'une éthique de la vitesse limite .

Olivier AUBER
Caryatide, Paris